

éclatent comme des bombes au milieu de la naïveté populaire.

Qui sait de tout le sang répandu par les dynasties ce qu'il en rejaillit sur la conscience de l'exilé Rochefort par exemple, sur sa figure de vieillard enragé, sur ses mains de marquis anarchiste. Cet homme dangereux est éloigné de sa patrie, mais rien ne s'oppose à ce que de Londres il ne vomisse chaque jour dans un journal imprimé à Paris et lu par la plèbe, sa prose incendiaire, hérétique et immonde. Ce privilège d'empoisonner ses compatriotes s'appelle "liberté de la presse."

Les dernières catastrophes ont éclairé les ministères sur les dangers de cette belle prérogative. Ils y ont apporté quelque tempérament. Franchement, ce n'est pas trop tôt. On a dû constater que l'acharnement des hommes publics à tuer dans le peuple tout sentiment religieux n'était pas étranger à l'esprit d'insubordination et de vengeance qui s'est prodigieusement répandu en France depuis quelques années.

Le sentiment religieux, cette métaphysique divine, la seule accessible au laboureur, au rustre paysan, est tout ce qui l'élève au-dessus de la brute, à côté de laquelle il vit et peine chaque jour.

La privation de ce rayon, l'absence de cette boussole, l'abandonne à son abjection naturelle. Les sages vous dis-je, l'ont compris. Et voilà Jules Simon, qui comme Jérémie, ne cesse de crier à Jérusalem : *Convertere, "Revenons à Dieu, Revenons à Dieu."*

Un ministre a osé parler devant cette Chambre encore mal guérie du délire de la laïcisation, de tolérance religieuse, et de s'inspirer dans les rapports de l'État avec l'Eglise d'un "esprit nouveau."

Cette politique d'apaisement et de conciliation, quoique tard venue, aura, c'est certain, les résultats désirés. Et le temps viendra où l'honneur d'être le chef de sa nation ne sera pas un honneur fatal. Nous n'y sommes pas encore, et le successeur de Carnot en acceptant la présidence s'est résigné au martyr.

La mère de M. Casimir Perier, le nouvel élu, n'a pas été étrangère à sa courageuse détermination. Il faut admirer cette femme forte, qui, en

dépôt des sombres présages liés au sort du futur président, pressa son fils de se sacrifier pour sa patrie.

Ces prières toutes puissantes sur le cœur filial arrachèrent à la fin son consentement au malheureux candidat qui repoussait avec larmes la gloire dangereuse d'occuper le premier poste dans l'Etat.

La France toute entière a pleuré avec la veuve de Carnot ; elle doit maintenant s'incliner avec respect devant celle qui lui donne son fils avec le stoïcisme d'une moderne Cornélie.

"On avait appris à beaucoup la connaître, Mme Carnot, dans Paris dit un journal parisien. On savait qu'elle entourait son mari de cette sollicitude touchante qui transforme tant d'épouses en petites mamans de leur mari, avec qui elles sont continuellement aux petits soins, comme des mères !

Mme Carnot, c'est un fait connu aujourd'hui, redoutait un peu pour son mari ces grandes tournées présidentielles où les fêtes de toute sorte, les banquets, les réceptions fatiguaient inévitablement le regretté président. Mais c'était la charge suprême qui voulait ces corvées ! On y allait, et à regret bien sûr, Mme Carnot laissait partir le président.

La veille du départ pour Lyon, Mme Carnot avait pris à part le docteur Gailleton, maire de la ville, et, en sa double qualité de maire et de médecin, lui avait recommandé expressément de ne pas trop surmener le voyageur.

Le coup atroce du destin voulait que ce même docteur Gailleton fût appelé, deux jours après, à faire subir au président blessé à mort la plus épouvantable des opérations !

Chacun se met à la place de la pauvre veuve, tombée si brutalement du plus beau rêve dans la plus terrifiante réalité. Chacun parle d'elle, jusque sous le plus humble toit de chaume, et chacun la plaint.

On l'imagine recevant la première nouvelle du crime, le soir, par le fil spécial qui la reliait toujours à son mari en voyage ; on la voit frappée, elle aussi, à distance par le couteau de l'Italien, surmontant un premier moment de douleur folle, demandant qu'on l'enmène à Lyon sans délai, partant précipitamment, avec les pressentiments noirs qui arrivent en foule en pareille circonstance, ne sachant pas si on ne lui cache point la moitié